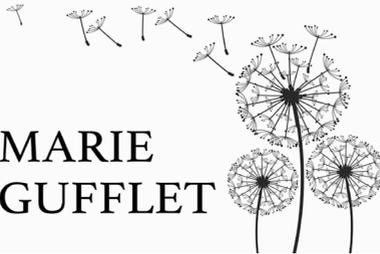


FRAGILE

MARIE
GUFFLET



Copyright © 2016 Marie GUFFLET
Couverture et mise en page : Djeems GUFFLET
Tous droits réservés
Imprimé avec BOOKELIS

ISBN: 978-2-9565102-3-9

DU MÊME AUTEUR

Secondes Chances

Jamais trop tard

Le Messenger, le livre des secrets

Une vie pour aimer

Disponible sur
www.mariegufflet.com
& Amazon

Marie Gufflet est aussi sur Facebook :

<https://www.facebook.commarieguffletauteur/>

LA GENÈSE DE CETTE HISTOIRE

Fragile...

Voilà comment est né ce roman-ci. Tout a débuté avec cette phrase entêtante qui revenait sans cesse bousculer mes idéaux.

Chaque jour qui passait, je me sentais insignifiante. Tel un bonbon acidulé, je me suis vu comme une femme pétillante, rêveuse, mais enrobée dans une sensibilité inutile, ce bout de papier qui finalement ne servait à rien. À quoi bon cette fragilité-là me servait-elle ? En voilà une interrogation !

Comme souvent, je me suis mise à creuser le sujet. J'ai établi des listes de mes défauts et de mes qualités.

Je me suis posé la fameuse question : qui suis-je ? Force était de constater, les larmes chez moi étaient une arme utilisée très très très souvent, aussi bien que les fous rires.

L'image d'un pissenlit s'est alors imposée dans mon esprit. Hormis ses vertus diurétiques, cette plante symbolise la lutte victorieuse face aux défis de la vie. J'ai toujours apprécié cette pousse banale qui grandit n'importe où, au milieu des herbes hautes, sans qu'on ne lui prête la moindre attention. Avec aisance, je l'attrapais, je soufflais sur elle pour regarder, amusée, ses petites coupoles s'envoler dans la brise matinale.

C'est ainsi que je fus frappée par la réalité. Si de prime abord, le pissenlit est insignifiant, il n'en est pas moins beau, revêtant avec humilité sa majestueuse robe blanche. Mais surtout, cette plante surmonte avec grâce les obstacles de la vie, tels que les vents violents. Elle grandit dans des endroits improbables et difficiles, là où d'autres fleurs auraient vite baissé les bras.

Ainsi, je fus réconciliée avec ma sensibilité en posant les yeux sur un pissenlit. Comme j'aime le dire, Dieu dissimule Ses secrets dans la création.

L'idée que je ressemblais à un pissenlit me plaisait beaucoup.

J'ai donc décidé d'en faire un thème à part entière et de lui accorder tout un roman.

Au fil de l'histoire, comme l'héroïne Madelyne, loquace et maladroite, je me suis battue avec mes craintes pour trouver en moi une force insoupçonnée.

J'ai affronté certaines de mes peurs et j'en suis ressortie grandie.

Ainsi, je tenais à partager cette aventure-là. Oui, l'histoire est romancée, car pour moi, l'amour est aussi le fil conducteur de ma vie. Oui, l'histoire se déroule dans un futur inventé, mais au fond se cachent des principes forts.

Alors... laissez-vous embarquer dans le récit rocambolesque de Madelyne.

Je dédie ce livre à tous ceux et celles qui ont des brèches dans leur identité, ceux qui se sentent insignifiants...

Parce qu'il réside en chacun de nous une part de fragilité, un petit quelque chose de fébrile et de sensible.

Je te souhaite d'en faire une force dans les moments difficiles. Tu es plus brave que tu ne le crois.

Bon voyage!

Marie

« Vous êtes aussi appelés à une grande mission, bien qu'elle puisse sembler inutile : prendre soin de la fragilité, de la fragilité des peuples et des personnes. Prendre soin de la fragilité veut dire force et tendresse, lutte et fécondité, au milieu d'un modèle fonctionnaliste et privatisé qui conduit inexorablement à la "culture du déchet". Prendre soin de la fragilité de la personne et des peuples signifie garder la mémoire et l'espérance ; signifie prendre en charge la personne présente dans sa situation la plus marginale et angoissante et être capable de l'oindre de dignité »

Discours du Pape François, au Parlement Européen.
Strasbourg, Mardi 25 novembre 2014

PROLOGUE

France, 2025

La première bombe explosa à Paris. La tour Eiffel s’effondra tel un château de cartes. L’épaisse fumée s’éleva. Des nuages gris et noirs recouvrirent le ciel. C’était un monstre géant qui crachait ses flammes, avalant ses proies sans aucune pitié. Les cendres recouvrirent les alentours. Les gens se mirent à hurler de terreur, des sirènes de pompiers retentirent au loin. Paris était une scène macabre. Les minutes semblèrent passer au ralenti, le temps suspendu, certaines personnes rendues au silence, d’autres prisonnières sous les décombres. Pourtant 300 secondes plus tard exactement, le Musée des Beaux-Arts de Lyon fut touché. Des personnes épargnées, encore sous le choc pourtant, smartphone en main, filmèrent le feu qui ravageait le bâtiment. Ce fut la deuxième bombe.

— Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! cria une vieille dame.

— Je ne peux pas le croire... tout s’écroule, bredouille un homme à sa femme.

— Je... je ne me sens pas bien !

La foule s’entassait maintenant autour des décombres. Les forces de l’ordre déployées, on entendit crier :

— C’est une attaque terroriste ! Rentrez chez vous.

Les cris fusèrent. La panique monta d’un cran, mais ne dissuada pas les plus curieux.

1, 2, 3, 4, 5 minutes à peine s’égrenèrent lorsque l’Abbaye du Mont-Saint-Michel s’effondra. La panique gagna la France.

Le plan fonctionnait à merveille.

Sur le visage de l’homme, un sourire de satisfaction s’afficha. Son téléphone en main, il félicita les ravisseurs. En quelques secondes, le musée des civilisations de l’Europe et de la Méditer-

ranée à Marseille sombra dans le passé tout comme Notre-Dame de Strasbourg. Ce furent 25 minutes de terreur absolue pour cinq sites qui furent rayés à jamais de la France. Des milliers de vies qui se sont éteintes trop vite.

Qu'est-ce qu'une vie dans le temps ?

Une banalité absolue à l'égard de l'infini, un tout abritant des milliards de cellules à l'égard du néant. Une vie, un petit rien insignifiant à l'égard du temps qui défile, comme une pause qui s'exécute lors d'un morceau de musique. Un être cher qui vaut bien des sacrifices à l'instar des biens les plus précieux sur Terre.

Et pourtant, il suffit de quelques minutes d'égarement et de pure folie pour commettre l'irréparable. Il a suffi d'une fraction de seconde à cet homme pour prendre sa décision. La France serait fragile, dépourvue de ce qui a fait d'elle jadis sa richesse et sa créativité. Elle embrasserait la raison avec passion. Voilà ce qui arrive lorsque l'on regarde avec les yeux et non avec le cœur.

En pianotant sur son portable, l'homme prit des notes.

« France, pensa-t-il, tu fus faible, tu avais trop de brèches dans ton identité, mais je te rendrai forte. » Ses yeux étaient remplis de ténèbres. Il donna des ordres au chauffeur et la voiture électrique démarra en trombe, quittant Paris.

Parmi les décombres, une petite fleur fragile se dessinait pourtant. Un pissenlit.

-1-
J'AI UN RÊVE

Janvier 2074

Mon histoire est atypique. Elle débute par un rêve récurrent, presque irritant, se matérialisant par une rencontre inoubliable, un regard torturé. Elle se définit par un amour interdit par le Gouvernement.

Le rêve, ou plutôt le cauchemar, est agaçant. Un peu comme un robinet qui goutte. Ses «ploc, ploc» incessants s'acharnent constamment dans ma tête. Toujours l'identique fillette d'à peine deux ans, dissimulée derrière un rideau. Elle est une fois de plus tétanisée et grelotte de froid. Malgré les instructions de sa maman, elle observe la scène qui se déroule sous ses yeux innocents : des mains de brute frappent son père qui git sur le parquet. Sa mère est ligotée par un autre homme qui lui lèche le lobe de l'oreille. Il la tripote. Le leader contemple la scène amusée, un rire carnassier aux lèvres. Sa maman lui jette un regard furtif. Mais le chef devine. Il vient à sa rencontre, la tire de sa cachette et la bouscule sur le sol. Elle hurle des «maman», mais ne comprend pas pourquoi celle-ci ne vient pas la sauver. Pourquoi ces hommes habillés en vert lui font du mal ? Pourquoi hurlent-ils ? Puis c'est le néant, le noir total.

Je me réveille en sursaut, le souvenir hanté du visage de la fillette aux yeux égarés.

J'ai donc grandi avec cette sensation étrange que je devais retrouver cette fillette. Peut-être existe-t-elle? J'ai l'impression que son destin et le mien sont liés. Un abîme est là au fond de mon âme. Je cherche sans cesse un moyen de le combler.

Je réalise avec douleur que j'ai peu de chose en commun avec mes parents. Tout comme père, j'ai les cheveux blonds et des yeux caramel, mais c'est ma personnalité qui est diamétralement opposée à la leur. Je ne suis pas un leader né comme lui, ni une soumise comme mère. Je suis plutôt un concentré de rébellion et de maladresse. Aussi je me pose des tonnes de questions auxquelles je n'ai aucune réponse. Mère répète que j'ai l'âme indocile et que je dois me calquer sur ce que demande le Gouvernement, mais je ne peux me résoudre à agir ainsi. J'ai des désirs non assouvis et je suis curieuse.

Postée devant le miroir, je regarde la jeune fille qui se dessine sous mes yeux : elle a une longue robe rouge qui détonne avec la blancheur de sa peau, des cheveux blonds tombant en cascade sur ses épaules, de grands yeux marron, vides d'avoir trop pleuré. Je réalise que je porte du ROUGE. J'ai toujours été fascinée par cette couleur. Elle représente tout ce que je ne suis pas et tout ce que j'aspire à devenir : la force, le courage, la beauté, la passion, le feu, le danger.

Comme mes parents se sont absentés, j'en profite pour essayer les vêtements de mère. Je fouille dans son armoire à la recherche de tenues qui me rendent plus femme, d'où cette robe. Ce sont les vacances, je m'occupe comme je peux.

Je viens tout juste de terminer mon année scolaire, avec une mention Bien à mon Baccalauréat. Une mention pas assez honorable selon mon père. Pour lui, il faudrait que je sois toujours au top et ne jamais faire d'erreurs. Parfois, j'ai le sentiment d'en être une tout simplement. Il y a des jours où j'ai le goût de l'échec sur le bout de la langue. Il est amer et laisse un mauvais souvenir

dans mon palais. Je ne parviens pas à enlever cette sensation et je la garde en moi malgré mes efforts.

Assise sur le lit dans ma chambre, un livre « interdit » dans mes mains, je pense à ma vie future.

Dans exactement six mois, je serai mariée, peut-être serai-je plus heureuse ainsi. Ce sera le jour de mes dix-neuf ans, comme le déclare la Constitution de notre pays.

Majorité

Le mariage doit avoir lieu le jour des dix-neuf ans de la fiancée.

Choix de l'époux

Chaque jeune fille se voit attribuer son « fiancé », après une série de tests de personnalité.

Chacun doit consentir au mariage, de façon libre et éclairée. Si la jeune fille ou le jeune homme ne désire pas se marier, il fait alors vœu de célibat.

À défaut de consentement libre et éclairé, le mariage est déclaré nul sur demande d'un des fiancés ou des magistrats de la République, dans un délai d'un an.

Nationalité

Les deux personnes doivent être de nationalité française.

Croyance

Les futurs époux doivent être dévoués au Dirigeant Suprême et lui vouer un total respect et hommage. Nulle autre croyance ne sera tolérée, sous risque d'emprisonnement ou de peine de mort.

Pour éradiquer le divorce de notre société, le Gouvernement a mis en place ce moyen irrémédiable. Les jeunes passent une série de tests qui permettent de définir quelle personne leur serait la mieux adaptée. Un « élu » en quelque sorte, en tenant compte de

l'âge, de l'éducation et des goûts de l'individu.

D'ici quelques jours, je vais devoir me rendre en ville à l'Académie, là où se trouve la Bibliothèque Régionale, là où se font tous les tests, là où ont lieu toutes les recherches, pour passer les épreuves.

Malgré mes peurs, j'ai tout de même hâte d'en finir. D'une certaine façon, je me dis que ce sera un nouveau départ, une nouvelle page de ma vie. En somme, tout ce dont j'ai besoin.

Actuellement, je suis à Paris.

La capitale dans laquelle je vis aujourd'hui n'est plus celle que nous enseigne l'Histoire. Après une série d'attaques terroristes en 2025 qui a saccagé notre France, la laissant fragile et en ruines, les ministres rescapés à l'époque ont jugé bon de se retirer de l'Union européenne afin que notre pays devienne un État à parti unique. Ainsi, depuis que le Dirigeant Suprême a pris le pouvoir cette année-là, il n'a pas hésité à donner de son argent pour rebâtir notre pays, le rendant plus fort.

Désormais, c'est son fils Henri Jules ABAHAI qui a repris les rênes du pays, depuis quatre ans maintenant.

Père travaille pour lui au Pavillon, anciennement l'Élysée. Il fait partie des dix magistrats qui font office de juges pour les villes de la Nouvelle France, renommée la N.F.

De toutes les villes, père a été affecté à Paris et j'en suis fier. Nous vivons dans une villa pas loin du Pavillon et j'ai souvent l'opportunité de croiser notre Dirigeant Suprême. Personnellement, je le trouve arrogant, mais force est de constater que c'est un bel homme. Il a de la prestance et quelque chose de sombre abrite son regard, comme s'il dissimulait une facette de sa personnalité que peu de gens connaissent. Père déclare que c'est l'homme le plus intelligent qu'il n'ait jamais connu. Selon mère, il lui voue une admiration aveugle.

En ce qui concerne ma chère maman, elle est mon port d'at-

tache dans cet océan qui se déchaîne dans ma vie. Depuis ma plus tendre enfance, mère et moi avons une relation très fusionnelle et obligatoirement secrète. On se cache de père pour discuter librement ou lorsqu'elle veut me consoler. Les effusions de tendresse sont à proscrire en public, et à limiter en privé. La raison est de ne pas susciter le vice, mais je ne comprends pas en quoi des câlins maternels sont à prohiber.

Je me souviens la fois où mère et moi avions désobéi pour la première fois. Je devais avoir cinq ans. Père était comme à son habitude au Pavillon pour son travail et elle m'a proposé de partager un secret.

Ses yeux brillaient d'une lueur malicieuse, mais aussi de la peur d'être prise en flagrant délit. Elle est venue dans ma chambre, a fermé la porte, non sans avoir vérifié que personne ne nous entendait.

— Ma chérie, il faut que tu gardes un secret. Ton père ne doit surtout pas être informé. Promis ?

— Oui, mère.

— Il y a des choses qu'il ne peut pas comprendre par rapport à son... travail.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Une bêtise ?

— Pour père, c'en est une, mais en réalité, on va simplement regarder un dessin animé.

Elle a allumé la télévision tactile et a entré dans la Base de données un code d'accès. Puis, elle a lancé la recherche d'un mot : Cendrillon.

On s'est installées sur mon lit en se blottissant sous les couvertures et le film a commencé. La musique du générique m'a transporté dans un univers édulcoré, où la seule loi existante était celle de l'amour.

Les personnages étaient magiques, les chants poétiques, les couleurs vives. Rien à comparer avec tous les reportages ou dessins animés qu'on regarde à l'école. Là, il y avait de la magie, de

l'amour, de la bonté dans les personnages et de la joie.

Ce fut alors le début de nos après-midis clandestins. On a souvent visionné des films interdits par le Gouvernement : tous les Disney jugés « inadaptés à la vérité et trop imaginaires pour les enfants qui se mettent à rêver à des choses impossibles ».

Père me jetterait en prison s'il savait que je lisais des livres interdits tels que Pascal, Zola, des romans du XXI^e siècle ou la Bible. Des œuvres interdites, classées confidentielles dans la Base de données, dont mère a piraté le code. Selon elle, il faut que je connaisse les anciens de la Littérature pour me fonder ma propre opinion de la vie. Je lui en serai à jamais reconnaissante.

Si je dois dresser une liste des choses interdites, il y a un tas de choses que nous faisons dont il n'est pas au courant. Il me plairait dans un de ces établissements privés s'il apprenait qu'on enfreint de nombreuses lois qu'il a lui-même rédigées pour le bien de la République.

En voilà une : les femmes n'ont pas le droit de porter des pantalons (réservés à la gent masculine), des jupes courtes (au-dessus du genou), des débardeurs ou tout vêtement qui susciterait le désir chez les hommes. Ainsi, elles se protègent contre les viols et le harcèlement sexuel d'après lesdites ordonnances. Mais, à la maison ou chez mon amie, je porte ce qui me plaît, peu importe que les domestiques (jardinier, cuisinier...) soient là ou non.

Autre règle : nous, jeunes filles, ne pouvons pas fréquenter des garçons du même âge sauf dans un lieu public lors des représentations théâtrales ou lors de repas familiaux. Autant dire rarement. Il nous est interdit de flirter avant nos fiançailles et les relations extra-conjugales sont punies par la République.

Ainsi, le Dirigeant Suprême a été fier d'annoncer hier aux infos que le divorce a été banni de notre nation, ainsi que d'autres maux tels que la drogue, la délinquance et l'illettrisme.

Ici, à la N.F, les établissements scolaires sont divisés : les filles sont dans une école avec port de l'uniforme obligatoire et les

garçons sont dans une autre, en face de mon ancien lycée. Pas de mixité. Mes professeurs sont uniquement des femmes.

En classe, j'ai toujours été dans les premières, mais rarement la première, à la plus grande déception de père. Depuis petite, il n'a cessé de me rabâcher les oreilles : « tu peux faire mieux » ou « tu es trop fragile et trop fainéante ». Et parfois, je lui donne raison parce que j'en ai marre de lui prouver le contraire. À quoi bon, s'il croit que je ne suis pas capable, qu'il le pense après tout ! Bientôt, je ne lui appartiendrai plus, je serai à mon fiancé et il n'aura plus aucune emprise sur moi.

Le Gouvernement a voulu protéger ses citoyens contre les terroristes, mais ce qu'il en a fait n'est pas une liberté. On vit claquemuré dans une prison. Tout est contrôlé, il n'y a pas de choix, donc pas de liberté. Je suis reconnaissante que mère ait su m'ouvrir les yeux quant à la vérité. Père ne doit pas savoir que je détiens toutes ces informations. Il ne faut pas qu'il sache non plus que je ne vénère pas notre Dirigeant Suprême. Mère ne se lasse pas de me dire :

« Ne cesse jamais de rêver, de toucher au monde merveilleux de l'imaginaire. Ta fragilité est une sensibilité et en cela, tu as cette force pour comprendre les autres et les amener à rêver de nouveau ».

Aujourd'hui plus que jamais, j'espère.

Ces lois m'étouffent. J'ai besoin d'air. J'aspire à la liberté que connaissait notre vieille France :

Liberté
Égalité
Fraternité

Livre en main, je lis et relis le discours de Martin Luther King « I have a dream », qui me donne des ailes. Moi aussi je possède

un rêve. Je l'écris dans mon journal.

J'ai un rêve
Je le poursuivrai non sans peine.

J'aspire à voir le vent de la liberté souffler
Sur toutes les régions de France
Pour qu'elle puisse vivre sans souffrance
Et s'envoler sur les ailes de sa destinée.

J'aspire à voir la créativité s'embraser
Dans les écoles élémentaires et les lycées,
Pour que les enfants puissent de nouveau rêver
Au monde merveilleux qui leur est réservé.

J'aspire à voir les gens heureux
Dans leur couple, leur famille et leur maisonnée
Pour que leur cœur brisé trouve le bonheur
Tant désiré et si peu recherché.

Je rêve seulement d'être heureuse.

-2-

SOUVENIRS

Il y a sept ans de cela, j'avais douze ans. Atablée à l'îlot central de la cuisine, j'ai observé ma feuille posée sur le marbre froid, couleur sable. J'adore travailler ici à la lueur des spots de lumière, entourée des bonnes odeurs des épices, des fleurs fraîches posées sur la table. Ici, je suis toujours inspirée.

Ce jour-là, à l'école, notre professeur principal nous a demandé de cocher les options choisies en guise d'activités le mercredi. Nous avons trois choix à faire :

- Danse classique, jazz
- Art plastique
- Langues : latin, grec, chinois
- Cuisine
- Couture
- Décoration
- Escrime
- Musique : violon, piano

Ma sélection s'est portée sur la danse jazz, la couture et la décoration. En sifflotant, j'ai fait rouler le stylo noir entre mes doigts, le cœur battant d'annoncer à mon père ce que j'avais choisi. Il est arrivé dans la cuisine, et a déposé sa tasse de café vide dans l'évier sans m'adresser un regard.

— Père, ai-je lancé anxieuse.

— Madelyne...

Son ton n'admet pas la moindre réplique de ma part, je le savais que trop bien. Néanmoins, j'ai tenté ma chance.

— Euh...

— Je suis occupé, une autre fois.

— Mais, c'est important, il s'agit de mon avenir, c'est au sujet de l'école.

— Fais vite.

D'une main quasi tremblante, je lui ai donné ma feuille, il a jeté un œil en hochant la tête.

— La décoration et la couture ? Mais, enfin Madelyne, à quoi cela peut-il bien t'être utile ? Ce sont des occupations que font les gens de basse classe, des gens dépourvus d'intelligence. Prends le latin et le piano. Cela te sera plus profitable pour tes études.

— Mais père... ce sont... mes choix, c'est ce que je désire apprendre.

— Je t'accorde la danse, c'est déjà pas mal, non ? La discussion est close.

Il a rayé mes options pour y mettre les siennes et a signé le papier de son nom : François.

Au fond de moi, la rage est montée. Comme me l'a confié mère, le domaine artistique est une forme d'intelligence qu'il ne faut pas dénigrer. J'ignore pourquoi, mais je me suis alors sentie artiste. Je n'avais aucune aspiration à travailler pour le Gouvernement.

Et dès ce jour, j'ai su que je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour apprendre seule la décoration ou toute autre activité qui mériterait mon attention.

Avec ce que j'ai trouvé sous la main, je me suis fabriqué mes propres bougeoirs, j'ai redonné vie à des oreillers pour les installer sur mon lit. Bien entendu, père n'a jamais su que j'occupais mon temps libre à ça plutôt qu'à potasser mes cours de latin ou de piano.

Lors des représentations musicales, je jouais devant une cen-

taine de gens les morceaux appris, mais la mélodie était privée d'émotions. Ce n'était que des notes qui déambulaient sur les touches. Rien de plus.

Pour mes seize ans, j'ai eu droit à une sortie à l'opéra, mais tout ce à quoi j'aspirais, c'était d'organiser une soirée pyjama. Père m'a présentée à tout le gratin du Pavillon. Selon la coutume à cet âge, je fleurissais, je devenais une jeune femme. En somme, le Gouvernement prépare ses futures épouses à leur rôle. Pour lui, je n'ai été qu'un profit. Il cherchait quel avantage tirer de mon union avec un bon parti, sachant qu'il pourrait influencer mes réponses lors du test. Il n'a pas cessé de me «montrer» à ses collègues. Leurs épouses m'ont scruté sous toutes les coutures. J'ai entendu des «ah qu'elle est pleine de vie cette petite» ou «elle devrait surveiller sa ligne tout de même» et le meilleur de tout «il faudra surveiller sa langue, elle est volubile».

Plus tard, j'ai eu droit à des cours de danse de salon et des cours particuliers pour apprendre à mieux me tenir en société, mais rien de concret concernant mon rôle d'épouse. Et voilà qu'une fois de plus, père essaye de régenter ma vie, en m'imposant la façon dont je dois passer cet examen. Heureusement, il ne sera pas là et je serai libre d'être moi-même.

Le repas de ce soir a lieu dans notre salle à manger, dans le plus grand des silences. Cette immense pièce sans cloison est baignée d'une douce lumière. Le blanc des murs et du mobilier me rappelle que je dois être immaculée, sans effusion de caractère. L'alignement du tapis de sol avec notre table rectangulaire, la façon dont est posé le vase : pile au milieu, me montrent une perfection dans laquelle je vis depuis des années. Une perfection que je suis censée atteindre et qui m'opprime peu à peu.

Assise telle une petite fille modèle, je dîne, mais j'ai l'âme rebelle. Dans ma tête, je suis debout. Père est là, en face de moi. En sa présence, j'évite d'être la fille loquace que je suis d'habitude ; pour lui je ne suis que la blonde écervelée, et rien que d'y

penser les larmes me montent aux yeux. J'observe une des fleurs dans le vase trop grand pour elle, le pissenlit semble si fragile, si insignifiant, si innocent. C'est pour ça que je l'ai cueilli, il me rappelle ce que je suis.

Je regarde mère qui a le visage affligé. Elle entretient encore des sentiments pour père et ce, malgré sa froideur. Le pouvoir lui est monté à la tête, comme elle me l'a avoué.

— Madelyne, combien de fois je t'ai répété de ne pas rêvaser ? me reproche-t-il.

Je n'ai même pas entendu qu'il me posait une question. Je me mets à fixer le plancher en wengé massif. Père réitère son interrogation et je réponds poliment.

— Oui, je suis prête. Oui, j'ai révisé les questions qu'on pourrait me poser et oui, je suis sûre de moi.

C'est un mensonge ! J'ai la trouille. Je suis pétrifiée. Selon mes réponses, on va m'attribuer pour le reste de mes jours sur terre, un homme qui deviendra mon époux. Ou à défaut de consentement, je ferai vœu de célibat. Wouah ! Cette théorie me laisse perplexe. Si « l'élue de mon cœur » était une personne comme père ? Et si je ne ressentais rien pour lui ?

Nul ne se demande ce que je désire ? J'aspire à être amoureuse, ressentir des frissons. J'ai envie que mon promis soit mon ami avant toute chose. Pas juste « un élu » sur un morceau de papier.

— Ne t'inquiète pas, chérie, il te plaira. Il sera selon tes goûts, m'informe mère.

— Oui, enfin, il faut tout de même qu'elle fasse preuve d'intelligence. Si elle espère avoir un bon parti, elle devra répondre comme il se doit. Ou tu auras un moins que rien, un homme de la classe moyenne.

Et où est le mal ? pensé-je alors.

— Madelyne, c'est ton avenir qui est en jeu.

— Oui père, je sais, je ne suis pas débile !

— Fais attention à ton attitude, jeune fille ! Si tu désires une

brillante carrière, tu dois réussir le test, ou préfères-tu rester à la maison pour t'occuper de ton époux et de tes enfants comme ta mère ?

— Et, je ne vois pas où est le mal, m'indigné-je. Mère est pour moi la personne la plus honorable que je connaisse et je PRÉ-FÈRE de loin lui ressembler plutôt qu'être comme vous.

— Ça suffit ! Monte dans ta chambre.

Ma répartie a été accompagnée d'une gifle. Père perd rarement son self-control, mais les rares fois où je l'ai poussé à bout, il s'est emporté en m'octroyant une claque au visage.

La joue en feu, les larmes roulent roulent roulent. Elles glissent sur mon cou et se meurent dans le creux de mes seins. Je me lève la tête haute.

C'est bien la première fois que j'ose lui dire ce que je pense à son sujet.

— De toute façon, je sais que vous ne m'avez jamais aimée, alors je ne vois pas ce que ça peut vous faire que j'échoue à cette épreuve.

C'est sur ces mots que je laisse père, avec un désir béant au creux du ventre, celui de l'entendre dire qu'il est fier de moi et qu'il m'aime. En vain.

Je grimpe l'escalier américain en quatrième vitesse.

Enfermée dans ma chambre maintenant, je sors mon journal électronique caché derrière un tableau qui représente la N.F. Ici, je déverse ma haine, je laisse couler mes mots, mes peurs et j'inonde la page de mes erreurs.

Fragile tu es fragile...

Pourtant...

Dans la fragilité réside une sensibilité,

Dans la faiblesse règne une force tranquille.

Et je dois trouver le courage en moi, dissimulé.

Je pleure de douleur et supporte une migraine atroce pensant à père, en visualisant les moments que l'on a échangés ensemble. Force est de constater qu'il est rarement à la maison, et lorsqu'il est là, l'atmosphère de la villa change : ce n'est plus féérique, tout devient lugubre.

Petite, il s'est toujours montré distant. Il m'a accablée de reproches : «tu es trop grosse, tu es trop bavarde, tu es trop fragile...»

En sa présence, je ne suis pas moi-même. Je m'efforce d'être quelqu'un qu'il idolâtre. Pourquoi ne m'aime-t-il pas telle que je suis ? Qu'ai-je fait pour qu'il me rejette à ce point ?

Embrouillée dans ce flot de pensées, le sommeil me rattrape.

À mon réveil, Capucine est là, assise sur ma méridienne à attendre que je me réveille. J'ai complètement occulté qu'on devait passer la journée ensemble. Elle me lance des regards perplexes face à ma mine déconfitée et comprend qu'il va falloir me remonter le moral.

Capucine est mon amie depuis l'école maternelle, elle lit en moi comme dans un livre ouvert. Elle et moi partageons tout ensemble. Elle est bavarde et n'a pas sa langue dans la poche. Elle a cette confiance innée en elle, alors que moi, je suis la maladresse incarnée.

On pratique la danse ensemble et on fait toutes les représentations pour les cultes du Dirigeant Suprême. On adore surtout danser pour s'amuser, à l'abri des regards.

Moi, je suis châtain clair, les cheveux raides, avec des yeux caramel. Elle, elle est rousse aux cheveux bouclés. Elle arbore ce bleu turquoise aux yeux. Je mesure 1,65 m et contrairement à moi, elle, elle est grande et filiforme. Moi, je n'ai pas de fesses, une poitrine à mon goût trop voyante et mes yeux sont trop grands.

Mon amie a toujours le même poids depuis des années et a

beau engloutir ce qu'elle veut, elle ne prend pas un gramme. Personnellement, je l'envie, car je dois faire attention à ne pas trop manger sucré ou salé ou bien je prends du poids et subis les remarques acerbes de père. Je suis passée de ronde à mince de nombreuses fois, un vrai yoyo.

Capucine et moi sommes liées comme le sont les doigts d'une main. Nous avons beau avoir été élevées dans des familles différentes, nous n'en sommes pas moins proches. La mienne est tirée à quatre épingles, la sienne est gaie et pleine de vie. Pourtant, nous sommes là, à nous comprendre sans même prononcer une parole.

Demain, on passe nos tests et nous sommes apeurées. Par chance, père n'est plus là et mère est sortie faire des courses. Nous avons la villa pour nous seules.

Je m'étire de tout mon long, bâillant à plusieurs reprises. Elle me lance un oreiller au visage et je réprime une insulte.

Finalement, nous descendons les escaliers, déambulant dans la cuisine, moi en pyjama, Capucine habillée telle une fashionista. Il faut dire que je lui ai bien enseigné l'art de la mode. Et voilà comment l'élève dépasse le maître.

Elle s'exclame de bon cœur :

— Bon, on ferait mieux de s'empiffrer tant qu'on peut encore ; nous n'avons personne à qui plaire et nous sommes encore libres.

— Oui, tu as raison. On devrait faire quelque chose de spécial pour marquer le début de la fin, rigolé-je.

Aussitôt dit, on commence par faire des muffins au chocolat, mes préférés. Enfin... je seconde Capucine qui est à l'œuvre. Une fois cuits, on les saupoudre de vermicelles multicolores pour placer « nos sources de réconfort » dans des petits plats rose bonbon.

— Ne sois pas si timide ! me taquine mon amie, personne ne nous regarde, tu peux en engloutir plus de deux.

J'éclate de rire et profite pour mettre de la musique sur mon

smartphone ; des chansons interdites par le Gouvernement, jugées trop sentimentales, trop rock ou bien à caractère religieux. Comme des folles, on danse autour de l'îlot central, cuillères à la main en guise de micro. Je ne manque pas de me prendre les pieds dans les tabourets de bar.

Nouvelles salves de rires.

Claquements de doigts.

Capucine se déhanche, ses cheveux dorés et bouclés roux bougent au rythme de la mélodie. Je l'imité. Quand je danse, j'échappe à mes soucis. J'exprime qui je suis et j'arrive à sortir de ma carapace.

Poussée par l'adrénaline, je monte sur la table. Le marbre froid accueille mes pieds nus. J'imagine être une de ces chanteuses pop vues sur la Base de données et je pousse des ouh et des yeah, en claquant des doigts. Je tape du pied pour avoir le beat.

Yeah Yeah Yeah

La musique me possède et je m'abandonne sans retenue. Je suis une autre. Ou peut-être suis-je simplement la vraie moi.

Bip bip bip

Un texto me sort de mon enchantement. Un rappel du Gouvernement pour nous indiquer l'heure de notre épreuve.

Capucine et moi échangeons un regard équivoque qui en dit long.

— Je suis morte de trouille, soupire-t-elle. Tu crois qu'on va tomber amoureuse de notre fiancé ? Tu crois qu'on va rester amies ?

— Il n'y a pas de raison, clamé-je en descendant de la table. L'amitié est une rare chose qui ne nous soit pas imposée. On fera en sorte que nos élus deviennent amis.

— Il y a intérêt !

— Tout de même, une semaine de test ça fait long. Et, d'après papa, à ce qu'il paraît, on est enfermé dans la Bibliothèque, chacun face à son tuteur. Les garçons, eux sont dans l'amphithéâtre.

— C'est zarbi !

— Tu crois qu'on croquera certains d'entre eux ? demandé-je curieuse.

— J'espère bien. On devrait mettre du maquillage, on ne sait jamais, on va sûrement croiser notre élu sans le savoir.

— Tu as raison. Un minimum, ça ne nous fera pas de mal.

— Tu as choisi quoi comme fringues ? insiste-t-elle.

— Mère a acheté un chemisier blanc en mousseline et une jupe noire longue jusqu'aux chevilles.

— Il ne manque plus que le col roulé, ajoute-t-elle en retenant un rire. Tu n'auras qu'à lâcher tes cheveux, ton arme de séduction, avec tes beaux yeux.

— Mouais... Et toi ?

— J'ai pris une robe noire, légèrement décolletée, qui arrive juste au-dessus du genou avec des collants. Pas de quoi enfreindre les règles, mais, à la limite de ce qu'il ne faut pas franchir.

— Toi, alors...

Je suis prise d'un fou rire, les mains sur mon ventre.

On passe ensuite l'après-midi dans ma chambre, à boire du thé, en regardant nos photos, à se remémorer nos meilleurs moments. Ici, c'est mon refuge, là où je viens pour pleurer, prier, créer, rêvasser aussi. Le seul endroit où j'ai eu le choix de A à Z pour la décoration et je me suis lâchée. J'y ai fait un style baroque romantique dans les teintes de blanc crème tout en alliant luxe et simplicité. La pièce est lumineuse, les murs sont peints d'un gris poudré, comme dans mes rêves. Le lit en baldaquin ressemble à celui que j'ai vu dans un de ces films de princesse. La tête est beige, matelassée, les rideaux d'un blanc cassé assorti au parquet.

Capucine est assise en tailleur sur le tapis à mes côtés, les pho-

tos éparpillées sur le doux pelage. Avec une certaine étrangeté, je remarque combien les années se sont écoulées plus vite que l'on aurait cru.

Petite, j'ai toujours souhaité être adulte et voilà qu'aujourd'hui, j'effleure du bout des doigts cet état-là, et je ne suis plus pressée d'y entrer. Enfant, c'est si aisé. Le poids des responsabilités ne pèse pas sur nos épaules. La vie est pleine de surprises et d'insouciance.

Là, les yeux rivés sur mon amie, j'ai le sentiment qu'on va me jeter dans un océan déchaîné, alors que je viens tout juste d'apprendre à nager. Les vagues vont m'emporter et je ne serai plus jamais la même personne. Je vais sûrement boire la tasse, sombrer au plus bas avant de resurgir à la surface, haletante.

Cela en vaut-il la peine ? Demain, j'en saurai davantage.

Mon amie se lève brusquement pour s'admirer dans le miroir au-dessus de ma commode. Elle ouvre le premier tiroir, celui qui contient tous mes rouges à lèvres et s'applique une couleur vive.

— Viens ! À toi. On va immortaliser ce moment. «Amies pour la vie».

— Tu as raison, rétorqué-je, accourant la rejoindre.

Appareil en main, on fait des selfies, on change de maquillage, on met des robes, on se coiffe de chapeaux, de foulards et on s'empresse d'accrocher les clichés dans mon tableau à souvenirs.

Le temps est contre nous. Capucine doit déjà rentrer.

Déposant les gloss dans le tiroir, Capucine me chuchote un au revoir en me serrant dans ses bras. Et, en évoquant demain, nos sourires s'évaporent aussitôt.

LA RENCONTRE

L'Académie

Père et mère me guettent lorsque je m'engage dans la foule béante ; telle une fourmilière, les jeunes s'agitent dans tous les sens faisant retentir des rires, pour d'autres des larmes, de la panique.

Les genoux manquent plusieurs fois de me lâcher. Je suis perdue parmi tous ces visages inconnus. Un garçon rondouillet me bouscule, un blondinet me sourit révélant des dents parfaitement blanches, un grand brun ténébreux me foudroie du regard, une fille qui ressemble à Pocahontas me toise... Je ne les connais pas.

Je nage nage nage au milieu de ces yeux qui me scrutent et je suis perdue, perdue, perdue...

J'entends les battements désordonnés de mon cœur que je ne parviens pas à calmer. Je triture nerveusement mes doigts.

Enfin, le visage familier de Capucine se démarque des autres et je me sens plus sereine. Je respire à nouveau normalement.

— Tu as attaché tes cheveux ? déclare-t-elle en levant les mains en signe de désapprobation.

— Eh oui, hélas ! Père a répliqué que j'avais l'air négligée ainsi et il m'a ordonné de les ramasser.

— Quel nul ! Tu es tout de même ravissante, me rassure-t-elle, en me donnant une bourrade dans les reins.

— Ouais. Je ne suis pas convaincue.

Soudain, un homme en uniforme, portant des lunettes à lourde monture, nous ordonne de nous ranger en deux lignes. Les filles d'un côté et les garçons de l'autre. Des regards et des sourires à la va-vite s'échangent et nos joues s'empourprent. Capucine a le port de tête haut, moi, tel un chiot qu'on vient de réprimander, je rentre les épaules. Comment fait-elle pour être si confiance ?

Enfin, on nous fait entrer dans la gigantesque Bibliothèque. Capucine lâche ma main, à regret.

J'ai tant entendu parler de cet endroit mythique que celui-ci fait son effet immédiatement. L'immensité m'engloutit. Au plafond, des fresques d'hommes et de femmes à moitié nus se tiennent dans un ciel bleu azur. L'odeur du bois emplit mes narines, les étagères de la bibliothèque contenant de nombreux livres, s'étendent du sol au plafond. Elles colorent la pièce de ses jolies teintes miel-doré. Les tables à écrire sont luxueuses, d'époque Louis XV, les plateaux sont finement travaillés, laissant entrevoir des croisillons de diverses sortes de bois, les pieds ornés d'or. Les fauteuils sont du même style que ceux vus au Pavillon, en bois d'époque et recouverts de velours gaufré rouge. Splendide !

En levant la tête, je vois qu'il y a un étage. Des lustres en cristal sont accrochés au plafond et couvrent la pièce d'une douce lumière.

J'en ai le souffle coupé et je n'entends même pas lorsqu'on appelle mon prénom.

— Madelyne François !

— C'est moi.

Je fais mes au revoir à mon amie et chuchote un « bonne chance » avant de tourner les talons.

On me dirige à une table dans un coin de la pièce, à côté de recueils de toutes sortes. Mes yeux s'attardent sur ces reliques anciennes et sûrement interdites à la lecture sans autorisation. L'homme aux lunettes me donne des instructions et me laisse

plantée là.

Émerveillée et grisée par la curiosité, j’effleure du bout des doigts les couvertures. Certains ouvrages ont les pages écornées. Les titres défilent sous mes yeux : Au Bonheur des dames de Zola, Une vie de Maupassant, Le Petit Prince de Saint-Exupéry. Mon cœur s’est arrêté de battre face à ce bouillon de créativité, comme si je me tenais devant un immense trésor, mais ne pouvais pas le prendre. Quel supplice ! Dans ma tête, j’échafaude un plan pour dérober un livre. Le remarquera-t-on ? Il y en a tellement, on y verra que du feu. Je scrute les alentours. Personne. Je prends dans mes mains tremblantes le recueil et le fourre dans mon sac.

Mon cœur s’est remis à fonctionner au son d’une voix. Elle est rauque, celle d’un homme.

— Je ne ferais pas ça si j’étais vous.

Un homme aux yeux incroyablement bleu turquoise me toise.

— Je... Euh... Je...

Prise en flagrant délit, je dépose, non sans peine, l’objet de mes désirs. Eh zut ! Il va sûrement me dénoncer, ce qui va, non seulement me retirer des points et en plus me faire valoir la déroutée de ma vie.

— Ne perdez pas une minute, mon père n’aime pas qu’on le prévienne tardivement de mes agissements, aboyé-je, sur la défensive.

Nerveusement, je tape du pied sur le sol. Pourquoi ce bellâtre refuse-t-il de quitter les lieux ? Pourquoi ne va-t-il pas prévenir son supérieur ? Va-t-il me torturer encore longtemps avec son regard d’acier ?

J’ai bien envie de lui rétorquer une remarque acerbe, mais je ne parviens pas à prononcer le moindre mot. Il m’a cloué le bec par son silence ! Enfin, il daigne m’adresser la parole :

— Et si on s’asseyait ?

— Et si j’attendais mon tuteur ?

Je suis dans le pétrin pour oser jacasser ainsi. Pourtant, je n’y

peux rien. La panique et, la colère contenue depuis trop longtemps, ont délié ma langue.

— Et si vous commenciez par faire preuve de docilité, Mlle François ? Je suis votre tuteur.

— Oups ! navrée, m'excusé-je.

En passant près de lui, mon sac reste coincé dans une chaise, ce qui provoque un affreux couinement dans la salle.

— Mmmm... grogne l'homme derrière moi.

— Hum... un souci mineur à régler, lâché-je.

Après m'être dépatouillée avec la bandoulière, je fonce poser mes fesses sur le siège. Pourtant, je ne baisse le regard comme à l'accoutumée.

C'est stupide, mais je ne peux m'empêcher de scruter mon tuteur dans les moindres détails. Ses cheveux sont coupés court, châtain clair. Il a une barbe de trois jours qui mange ses joues.

Il porte à la perfection un costume gris qui fait ressortir ses yeux incroyablement troublants. En dépit de mon examen, il affiche un air serein et réfléchi.

Mon tuteur est le premier homme, à part mon père, avec qui je me retrouve en tête-à-tête.

Nous sommes entourés d'autres binômes, mais nous sommes suffisamment à l'écart pour avoir l'impression d'être seuls.

Enfin, la réalité me rattrape.

Le test.

Mon élu.

Mon mariage.

Mon avenir.

Mon autre prison ou ma future liberté. L'angoisse me saisit tout à coup, j'ai du mal à respirer. Je déglutis péniblement. J'expire bruyamment.

J'essuie mes mains moites sur ma jupe, mais je ne lâche pas son regard pour autant.

— Tout va bien se passer, me rassure-t-il avec un sourire. Je

m'appelle Adam Villiers.

Il marque une pause et me vrille les entrailles par ses yeux.

— Pour cette première entrevue, vous avez le droit de me poser toutes les questions que vous désirez.

— Tout ? demandé-je intriguée en continuant de le dévisager.

— Oui, tout ce que vous souhaitez savoir. Je suis là pour vous répondre, dans la mesure du possible.

— Bien. J'en ai des tonnes à vrai dire, je suis quelqu'un qui se pose des milliers de questions et ça tombe à point nommé, car certaines d'entre elles sont encore sans réponse.

— C'est parfait, on a tout l'après-midi.

La chaleur de sa voix m'enveloppe, mais le stress a sur moi l'effet de l'alcool qui dénoue ma langue. Je ne maîtrise plus ce que je dis. Je n'ai, pour ainsi dire, plus de filtres.

— Ça fait quoi d'être amoureuse ? l'interrogé-je les joues en feu.

— Eh bien, en voilà une question ! Pour être franc, c'est déroutant. On perd ses repères au début et on a le cœur qui bat à cent à l'heure dès qu'on voit l'être aimé. Ensuite, quand les deux personnes se rapprochent, le sentiment s'intensifie et dès que la personne n'est plus à vos côtés, on respire à moitié. On fait des choix qu'on n'aurait jamais cru être capable de faire, des sacrifices, mais ça en vaut la peine, conclut-il.

— En quoi consiste votre métier, à part me torturer de questions ?

— Pour l'instant, c'est plutôt le contraire, il me semble, répond-il avec un sourire en coin.

— Euh... Oui.

Je ris niaisement en baissant les yeux. Pourquoi faut-il que je sois si débile ? Je me giflerais là de suite, si j'en avais la possibilité.

Tout en écoutant monsieur Villiers répondre à ma question, mon tic me reprend. Je rassemble mes cheveux sur mon épaule

droite et entortille les mèches autour de mes doigts.

— Je m'assure également que les jeunes fiancés ne dérapent pas pendant leur rendez-vous.

Je me mets à glousser face à sa remarque, ce qui me vaut un de ces regards de tueur en série.

— Oups, désolée. Poursuivez !

— Je suis souvent amené à servir de garde du corps lorsque cela est nécessaire, en fonction des missions qu'on m'assigne, mais ça, vous n'êtes pas censée le savoir.

— Vous avez quel âge ?

— 28 ans.

— Vous avez déjà pris une balle ou quelque chose du genre ? Vu quelqu'un mourir ?

— Jamais personne n'a osé lors de ses tests poser des questions sur ma vie personnelle, s'étonne-t-il.

— Eh bien... Je ne suis pas tout le monde, osé-je dire.

Hop ! J'ai balancé une réplique toute faite, entendue des nombreuses fois de la bouche de Capucine.

— N'aviez-vous pas dit que je pouvais demander ce que je désirais ? N'est-ce pas ?

— Oui. Et je suis un homme de parole.

— Et, moi, je suis quelqu'un d'honnête. Alors pour être franche, vous êtes le premier homme avec qui je me retrouve en tête-à-tête. Non pas que ça soit un rendez-vous galant, mais d'une certaine façon, je suis intriguée.

— Bien. Pour répondre à vos interrogations. Oui, j'ai déjà vu des gens mourir et oui, j'ai déjà pris une balle dans l'épaule, et ce n'est pas quelque chose que je vous souhaite Mlle François.

— Madelyne je préfère.

— Madelyne.

— Pourquoi nous faire passer ces tests ? Pourquoi n'avons-nous pas le droit de choisir qui épouser et quand le faire ?

— Pour diminuer le risque de divorce dans notre Société et, ne